

# « Il suffit de croire au miracle »

Lettre à ma fille

par Thierry Layani

*Je regarde ton monde au fond des yeux, mon Dieu, je ne fuis pas la réalité en me réfugiant dans de beaux rêves – je veux dire qu’il y a place pour de beaux rêves à côté de la plus cruelle réalité - et je m’entête à louer ta création, mon Dieu, en dépit de tout.*

Etty Hillesum

*La vie est belle.* Du moins ce n’est pas moi qui le dis, je te le rapporte. J’aurais pu te le dire moi-même, mais c’est que je désire te le faire entendre d’une voix et d’une vie qui n’est pas la mienne. Tu te demandes probablement pourquoi je t’écris, à toi que je ne connais pas encore mais dont le printemps s’annonce et s’exprime sans relâche avec force et assurance. C’est que je suis inquiet. Mais mon inquiétude n’exprime ni angoisse ni désespoir, elle est pur souci de te voir éclore dans un monde qui semble étouffer la vie à petit feu. On dit de ce monde dans lequel nous vivons qu’il est désenchanté, voilà son air, son mouvement, son esprit. Mais ça non plus, ce n’est pas moi qui le dis. De toute façon, qu’est-ce à dire, un monde désenchanté? N’est-ce pas le cœur qui déchante et qui désenchante, qui chante et qui réenchante? Que veulent bien dire ceux qui ont proclamé le désenchantement du monde ? Qu’il n’y a plus de miracle, qu’il n’y a plus de Dieu, qu’il n’y a plus de place pour l’amour, la confiance et l’espérance? Certes, le cœur des hommes et des femmes de notre temps est mal en point, rongé par l’espoir de temps meilleurs, en attente d’un monde plus beau, plus

enchanté, plus enchanteur. Quelque chose comme un voile obscur étouffe leurs pensées et transforme leur pessimisme en réalisme. Ils n'y croient plus. En quoi? En ce monde, en l'homme. Le désenchantement, la tristesse, le désespoir deviennent la réalité, meublent le quotidien, que seules quelques jouissances éphémères peuvent faire oublier. L'illusion est maîtresse pour un cœur désenchanté, car c'est tout ce qui lui reste à espérer, c'est-à-dire espérer mourir à ce qui est et espérer vivre de ce qui n'est pas. Est-ce là l'avenir des hommes et des femmes de notre temps : être enchaînés, tel un rouage dans une machine qui tourne à vide, incapables de voir le beau, de sentir le bien, d'éprouver l'amour, d'abriter l'espérance, être sans avenir. Que reste-t-il à ceux et celles qui ne savent plus vivre sinon qu'à vivre à la mort, qu'à espérer la mort, qu'à mourir vivant, qu'à vivre mourant. Le désenchantement du monde n'est-il pas autre chose: le dessèchement du cœur, la mort de l'âme, l'esprit qui vacille, l'homme tout entier qui s'éclipse pour laisser place au vide, à l'abstraction, aux mécanismes, aux processus, au système, au fonctionnement, à la technique, à la fatalité.

Si je te dis tout ça à toi ma fille, c'est qu'en fait, je n'y crois pas, je n'en suis pas. Je suis plutôt d'avis que ce désenchantement n'est pas réel, qu'il est, si j'ose dire, un malentendu entre soi et soi. En effet, ce désenchantement, comme toutes ses modalités, est d'abord une tentation. La tentation du désenchantement, c'est la tentation de la vérité. De la vérité sentie, de celle qui est vécue dans la fibre intime de notre cœur et de notre chair. La tentation du désenchantement, c'est la tentation de vivre en vérité, de vivre en plénitude. Mais cette tentation, comme toutes les

tentations d'ailleurs, a toujours pour but de détruire la confiance et de ramener l'homme à lui-même, à ses propres forces. Céder à la tentation, c'est rompre avec le mystère. C'est se croire à bon port, alors que le voyage s'amorce à peine. C'est avoir la certitude de cela même qui nous fait nous abandonner en toute confiance. Évacuer le mystère, c'est précisément ne plus vivre, car un cœur désenchanté vit en lui-même et pour lui-même, enrobé de certitude et d'autosatisfaction, il est édification de soi par soi jusqu'à l'effondrement de soi en soi.

Un cœur désenchanté ne sait plus vivre. Cette intuition, je ne la tiens pas de moi-même, je l'ai acquise de celle dont je veux précisément te parler dans cette lettre. En effet, j'ai rencontré une femme sur le chemin de ma vie, une jeune femme. Je ne la connais pas très bien, car je l'ai rencontrée à travers son journal. Malgré tout, j'ai l'impression qu'elle m'a permis, par je ne sais trop quel tour de force spirituel, de partager avec elle un morceau de son âme et de sa vie. Son histoire à elle est une histoire de la souffrance, mais c'est aussi l'histoire de tout un peuple, notre peuple. Tu sais que j'ai toujours voulu te donner le meilleur de moi-même, mais tu sais également que le meilleur de moi-même je ne le tire pas de moi-même; c'est pourquoi je souhaite, si tu le veux bien, te rendre ce qu'elle m'a donné, le méditer pour toi et avec toi, te communiquer ce morceau d'âme qu'elle a su conserver si précieusement, en dépit de tout. Sois patiente à mon égard, car je n'ai pas toujours les mots justes, mais surtout fais-moi confiance et laisse-toi porter par cette « jeune voyageuse » qui aurait tant aimé survivre pour nous expliquer à quel point, *en dépit de tout, la vie est belle.*

Elle se nomme Etty Hillesum. C'est une jeune juive hollandaise qui a passé les dernières années de sa vie dans le camp de Westerbork d'où elle fut déportée en 1943 vers Auschwitz, où elle mourut. Etty Hillesum a choisi de demeurer dans le camp de Westerbork, « cet antichambre de l'enfer », car elle voulait pleinement *partager le sort de son peuple*. Westerbork était un lieu de transition, le lieu de l'incertitude fiévreuse, d'où les juifs hollandais attendaient la déportation finale vers les camps de la mort. Comme Etty le souligne dans son journal, ce temps était celui de l'angoisse profonde, où la vie était désormais dépossédée d'elle-même, soumise à une logique de la mort et de la souffrance, dont le sens échappait à tous, même aux bourreaux. Dans un tel contexte, l'espoir était devenu une manière de ne plus voir, le désespoir, la manière la plus conforme de vivre réellement. Car le réel ici, c'est l'improbable, l'impensable, l'inhumain, l'insensé. C'est plus que le désenchantement, c'est l'inenchantement. Espérer quoi que ce soit au camp de Westerbork aurait été vanité des vanités, car le réalisme c'était le désespoir, l'inenchantement, la fin de la vie telle qu'on l'avait toujours imaginée. *Après une nuit comme celle-ci, j'ai pensé un moment en toute sincérité que ce serait pécher que de sourire encore*, dit Etty à bout de souffle et épuisée. Pourtant ce sera la même jeune femme qui dira : *tous les jours, je suis auprès des affamés, des persécutés et des mourants, mais je suis aussi près du jasmin et de ce pan de ciel bleu derrière ma fenêtre. Il y a place pour tout dans une vie. Pour la foi en Dieu et pour une mort lamentable*. Comment ne pas entendre Etty? Elle qui personnifie le paradoxe, qui est signe de contradiction, qui suscite scandale et folie pour ses contemporains – comme pour nous; elle ne peut être ignorée. Certains diront qu'elle

était folle, que son désespoir l'avait conduite à ne plus voir la réalité, à nier la souffrance trop vive. Et pourtant, elle dit : *j'ose regarder chaque souffrance au fond des yeux, la souffrance ne me fait pas peur*. Son journal témoigne d'une lumière inespérée dans la plus profonde des obscurités que l'homme ait connue. Mais comprends moi bien, ma fille, je ne veux surtout pas me laisser tenter par de vaines explications, je ne veux pas percer son mystère, je veux seulement te la faire entendre, te la présenter, telle une grande amie pour qui on a de l'affection et dont on se rappelle les paroles dans les moments les plus difficiles. Je ne te la présente ni comme un modèle, ni comme une héroïne, ni comme une sainte. Elle est une exception. Je ne crois pas qu'on puisse l'imiter, je ne suis pas certain qu'on puisse la suivre ou l'accompagner, mais chose certaine, elle nous donne à voir, à penser et à croire. Sa vie comme son journal peuvent devenir l'objet de nos méditations les plus profondes, cette méditation étant déjà pour nous le signe de notre force et de notre espérance. Sa vie est un mystère, sa vie est un hymne au mystère. Qu'elle devienne pour toi une amie, comme elle a pu le devenir pour moi, et qu'elle te donne à voir comme elle m'a donné à voir, qu'elle te donne à croire comme elle m'a donné à croire.

Ce que Etty et ses compagnons de camp ont vécu n'a certes aucune commune mesure avec notre temps et nos difficultés; mais le désespoir est toujours le désespoir, et l'épaisseur du désespoir est sans objet, il est effondrement de soi en soi, et, en ce sens, la parole d'Etty est tout aussi lumière pour notre monde qu'elle ne le fut pour le sien. J'ai toujours pensé que l'histoire de l'humanité n'était au fond rien d'autre que l'histoire de la souffrance ou du moins de la manière dont l'homme compose avec sa

souffrance, singulière et collective; je te propose de suivre les traces de cette femme qui a osé aller au-devant de sa propre histoire et de sa propre souffrance, qu'elle savait ne pas être d'abord sienne, mais celle de tout un peuple, pour faire sienne cette *grande aventure* au cours de laquelle elle allait transfigurer la souffrance pour la transformer en épreuve. Car c'est peut-être la toute première chose qu'il faudra retenir de son témoignage : reconnaître l'épreuve, c'est vivre pleinement le mystère du sens, c'est entrer dans le mystère du don; ce n'est pas s'enrober de vaines consolations, c'est espérer infiniment, jusqu'au bout de ses forces, *en dépit de tout*.

*Et je veux me planter au beau milieu de ce que les gens appellent des « atrocités » et dire et répéter : « la vie est belle ». Mais pour l'instant me voilà dans mon coin, fiévreuse et prise de vertiges, et incapable de faire quoi que ce soit. Je viens de m'éveiller la bouche sèche, j'ai tendu la main vers mon verre et cette gorgée d'eau m'a empli de gratitude. Il faut sans doute être fou pour se mettre à l'école de celle qui croyait que les fleurs sont aussi réelles que la plus misérable des misères humaines. La beauté et l'atrocité ne sont-elles pas des choses parfaitement incompatibles? Et pourtant, comme le dit Etty, elles font partie du même monde. Dans ce monde, « il y a place pour tout ». Ce qui réconcilie ces ennemis, c'est donc le monde, duquel elle participe toutes deux. Ce n'est donc pas que les choses de ce monde qu'Etty observe et sent, mais bien qu'il y ait un monde et que ce monde, de par sa singularité et son unité, est beau. Dire que la vie est belle, c'est reconnaître que nous ne sommes ni les créateurs, ni les donateurs de ce monde, mais que ce monde est *pour nous* comme un miracle inespéré. C'est aussi reconnaître que nous ne méritons pas le monde, ni sa beauté, ni son atrocité, mais*

qu'il est pur don, offert à notre gratitude. Le ciel bleu, le jasmin, la gorgée d'eau, comme la souffrance et la douleur, nous convoquent à notre humanité. Etty ne le niera jamais, nous préférons jouir à pâtir; mais accepter de vivre, c'est accepter de jouir et de pâtir. Le problème, dira-t-elle, n'est pas tant de souffrir, mais de redouter la souffrance. *Et en brisant ces représentations qui emprisonnent la vie derrière leurs grilles, on libère en soi-même la vie réelle avec toutes ses forces, et l'on devient capable de supporter la souffrance réelle, dans sa propre vie et dans celle de l'humanité.* On ne choisit pas de souffrir, on l'accepte. Accepter, c'est précisément vouloir ce qu'on ne peut vouloir qu'en renonçant à sa propre volonté. Cette acceptation pleinement assumée, cette assomption, fait naître la gratitude dans le cœur des hommes et des femmes; aussi étrange que cela puisse paraître, apprendre à souffrir, c'est aussi apprendre à reconnaître le don de toute chose, c'est apprendre à voir le beau, à s'émerveiller devant le spectacle de ce miracle éternel qu'est le cosmos, et plus particulièrement devant son Créateur. Celui qui n'accepte pas de souffrir – qu'il souffre ou non, cela n'a pas d'importance –, ne pourra jamais dire que la vie est belle. Seul celui qui souffre et qui accepte de souffrir peut éprouver cette gratitude qui donne à vivre pleinement. Etty ne fait-elle pas écho au vieux récit de Job qui, devant toute la misère qui l'accablait, trouvait la force de s'agenouiller et de dire : « Le Seigneur a donné, le seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit loué. » Ici, la foi en Dieu, ce n'est pas se rabattre sur une explication consolatrice, mais bien s'abandonner au mystère de la vie, de sa beauté et de son atrocité et rendre grâce pour la vie elle-même, pour tout ce qu'elle est, pour tout ce qu'elle comporte. Ce qui fait la force

surhumaine d'Etty dans ce contexte de désolation n'est rien d'autre que cette reconnaissance et cette gratitude, c'est-à-dire la foi en un sens à venir, en un sens espéré. Cet *à venir*, cette aventure intérieure, comme elle la nomme aussi, Etty la rapporte toujours au nom de Dieu. Peut-on la blâmer? Elle puise en cette tradition judéo-chrétienne, dont elle se sent la digne héritière, pour y trouver, ou plutôt y reconnaître, l'expérience de ceux qui la précèdent. *J'ai le sentiment d'être l'une des nombreuses héritières d'un grand patrimoine spirituel. J'en serai la fidèle gardienne.* Pour devenir cette gardienne, Etty sait que la position du combattant est à genoux et que la gémulation n'est pas effondrement mais le signe d'une force qui ne vient pas de soi. *Le seul geste de dignité humaine qui nous reste en cette époque terrible : s'agenouiller devant Dieu.* Dès lors, la réalité prend tout son sens : désolante, elle devient belle; triste, elle devient soudainement joyeuse. Il y a ici un mystère profond que révèle Etty à travers son témoignage : celui qui contemple la souffrance – la sienne comme celle des autres –, sans jamais détourner son regard, y découvre un don salutaire, la condition essentielle de la vraie joie, la possibilité de dire au beau milieu d'un monde qui ne va pas : *la vie est belle.* Et si cette vie est belle, c'est qu'elle ne se donne pas d'elle-même, mais qu'elle est le don de Dieu aux hommes et aux femmes de ce monde, la manifestation de Son amour pour le monde. *Je trottais aux côtés de Ru et, à l'issue d'une très longue discussion où nous avons agité une fois de plus les « ultimes questions », je m'arrêtais pile au milieu de la Govert Flinckstraat, si étriquée et si monotone, et je lui dis : « Et tu sais Ru, j'ai encore un autre trait puénil, qui me fait trouver toujours la vie belle et m'aide peut-être à tout supporter aussi bien. » Ru me*



lançait un regard interrogateur et je lui dis, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle (n'est-ce pas le cas, d'ailleurs?) : « Vois-tu, je crois en Dieu. » [...] Peut-être est-ce pour cela que je me suis sentie tout le reste de la journée si rayonnante et si forte? D'avoir su dire si simplement, comme une phrase coulant de source, dans la grisaille de ce quartier populaire : « Oui, vois-tu, je crois en Dieu. » Tout chez Etty conduit et pointe vers l'amour, vers Son amour qu'elle reconnaît dans Son don. Aimer l'autre, aimer le jasmin, aimer l'ennemi, aimer dans la souffrance et dans la joie, c'est toujours aimer Dieu et l'aimer à Sa manière. Apprendre à souffrir semble chez elle une autre manière d'apprendre à aimer à Sa manière, voire même la seule manière d'aimer. En méditant le témoignage d'Etty, une question s'impose d'elle-même : les hommes peuvent-ils se permettre de ne pas croire en Dieu? Je veux dire : peut-on pratiquer la charité et l'amour du prochain sans la présence de Dieu dans nos vies? Car ne pas avoir confiance en Son amour, n'est-ce pas justement s'empêcher de pouvoir aimer à Sa manière? Aimer à Sa manière, c'est-à-dire pas comme les hommes, tout est là. Comment ne pas entendre ici saint Paul s'adressant aux Corinthiens : *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. La charité est longanime ; la charité est serviable ; elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas ; elle ne*

*fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La charité ne passe jamais.* Etty aurait pu elle-même tenir cette parole dans le camp de Westerbork.

*Je trouve la vie belle et je me sens libre. En moi, des cieux se déploient aussi vastes que le firmament. Je crois en Dieu et je crois en l'homme, j'ose le dire sans fausse honte. La vie est difficile, mais ce n'est pas grave. Il faut commencer par « prendre au sérieux son propre sérieux », le reste vient de soi-même. Travailler à soi-même, ce n'est pas faire preuve d'individualisme morbide. Si la paix s'installe un jour, elle ne pourra être authentique que si chaque individu fait d'abord la paix en soi-même, extirpe tout sentiment de haine pour quelque race ou quelque peuple que ce soit, ou bien domine cette haine et la change en autre chose, peut-être même à la longue en amour – ou est-ce trop demander? C'est pourtant la seule solution. À la solution finale des nazis, Etty oppose une autre solution, l'unique solution : aimer. Mais quel est donc cet amour? Existe-t-il vraiment? N'est-il pas devenu pour les hommes lucides de notre époque – comme ce fut le cas pour les contemporains d'Etty – le fantôme des consciences naïves, incapables de reconnaître réalistement la cruauté des hommes, leur ressentiment et leur propension au mal? Il est vrai qu'à trop contempler le mal des hommes, on finit par ne plus croire en lui et par ne plus croire en rien du tout. Mais aimer ne donne-t-il pas précisément à voir autrement? Aimer n'est pas d'abord un projet, c'est une manière de faire qui donne à voir que ce qu'on fait est la seule manière de faire. Aimer est une action qui se fonde en elle-même et non dans*

quelques justifications que ce soit ; or l'amour se fonde en lui-même et édifie l'homme et la femme qui aime, car l'être humain ne rapporte pas cet amour à lui-même ou à ses propres forces. *C'est Dieu qui aime Dieu*, souligne Etty. Aimer, c'est répondre à un amour qui nous précède, c'est rayonner de cette lumière qui nous a d'abord éclairés. C'est pourquoi cet amour, il est le « sérieux de notre propre sérieux ». Il est la réalisation de l'homme par-delà l'homme lui-même. Il est transfiguration de l'amour à la manière des hommes en cet amour qui consiste à aimer jusqu'au don de sa propre vie, jusqu'au renoncement à soi, dans lequel on reçoit étrangement, une fois pour toute, sa propre vie.

Cette profonde intuition est le fil conducteur des dernières années de la vie d'Etty, dont son journal témoigne avec tant de force et conviction, et qui constitue la solution ultime à la réalité des camps et, par surcroît, aux plus terribles maux des hommes. L'amour qui consume le cœur d'Etty est ce qui lui permet de trouver la vie belle, car elle ne voit pas dans les atrocités des hommes ou de la vie une occasion de désespérer, mais une occasion d'aimer en vérité. *Je ne parviens pas à haïr les hommes*, dit-elle presque à regret. Car la haine est si facile, elle consiste à ne pas aller au-devant de la souffrance de l'autre, à ne pas la reconnaître, mais à imaginer la méchanceté des hommes, à identifier cette méchanceté au tréfonds de leur âme, comme s'il n'était plus vraiment des hommes, mais des démons. Mais Etty voit partout et toujours des hommes et des femmes, des visages humains, même si cela est parfois difficile. *Et Dieu créa l'homme à son image. Oui cette parole a connu chez moi une matinée difficile*. Ne sommes-nous pas toujours tenté par le visage abstrait de l'autre, par l'image

fantasque qui nous donne à haïr plutôt qu'à aimer? N'est-ce pas parce que nous aimons nous laisser aller à aimer haïr, comme si la haine nous protégeait de nos propres faiblesses, que nous investissons notre propre incapacité à aimer aimer? Etty nous rappelle que la haine se rapporte toujours à quelque chose qui n'existe pas, alors qu'aimer, d'où sa grande difficulté, consiste à s'efforcer de voir ce qui est, non à l'imaginer ou à le projeter, mais à voir l'autre tel qu'il est, c'est-à-dire tel qu'il peut être : l'homme, image de Dieu, l'homme renouvelé, tel qu'il peut être, voilà ce qu'il est. Lire dans son propre cœur ses propres faiblesses et parvenir à aimer, à s'aimer malgré tout, c'est aussi se donner la possibilité de rencontrer la souffrance de l'autre et le mal qu'il se donne parfois tant de mal à incarner. *L'un des innombrables uniformes qui nous entourent a pris soudain un visage. Il est probable qu'il est parmi eux d'autres visages où nous pourrions lire un langage compréhensible pour nous. Il souffre lui aussi. Il n'y a pas de frontières entre ceux qui souffrent, on souffre des deux côtés de toutes les frontières et il faut prier pour tous.* La prière d'Etty redéfinit le sens de la communauté : la communauté première, celle à laquelle tout être humain appartient, c'est la communauté des hommes et des femmes qui souffrent, c'est-à-dire la communauté qui précède et transcende la communauté des *frontières*, celle qui fabrique plutôt bourreaux et victimes, races et religions. Son amour ne voit plus le mal dans l'homme mais d'abord son visage souffrant, pour lequel il n'est d'autre réponse que celle de Dieu à tous les hommes, à savoir la miséricorde.

Aimer, c'est renoncer à soi-même, c'est-à-dire renoncer à nos propres conventions, à notre imagination morbide, à notre réalisme pessimiste, à ce qui en nous voit

d'abord le mal comme principe unificateur de notre propre identité. *La plupart des gens ont une vision conventionnelle de la vie, or il faut s'affranchir intérieurement de tout, de toutes les représentations convenues, de tous les slogans, de toutes les idées sécurisantes, il faut avoir le courage de se détacher de tout, de toute norme et de tout critère conventionnel, il faut oser faire le grand bond dans le cosmos : alors la vie devient infiniment riche, elle déborde de dons, même au fond de la détresse.* Le cosmos d'Etty, au beau milieu des camps de la mort. Cette allusion au cosmos dans un tel contexte de désolation n'est rien d'autre qu'une allusion au mystère, à la grandeur ineffable de tout ce qui nous précède, nous dépasse, nous transcende; un seul petit mot pour manifester l'infinité du sens, malgré la petitesse de nos vues. *Le sens de la vie, cela dépasse la vie.* Et ce cosmos n'est pas une manière de nier la réalité historique, bien au contraire, car l'histoire est dans le cosmos, l'histoire est le cosmos. *Je suis capable de porter sans succomber ce fragment d'histoire que nous sommes en train de vivre.* C'est parce que l'homme n'est ni maître du cosmos, ni maître de l'histoire que la souffrance individuelle ne peut être réduite à nos vues, car le sens de notre propre souffrance nous dépasse nous-mêmes, il s'inscrit dans une histoire de la souffrance qui touche tout un peuple, il s'inscrit dans l'histoire universelle de la souffrance qui accable toute l'humanité. *On vit mal, on se conduit indignement. Le sens historique peut aussi vous aider à subir. Je ne hais personne. Je ne suis pas aigrie. Une fois que cet amour de l'humanité a commencé à s'épanouir en vous, il croît à l'infini.* Cet amour dont parle Etty, enraciné dans le cœur chétif de l'homme, est pourtant aussi vaste que le cosmos, aussi infini que tout le ciel étoilé; cet amour inscrit l'homme dans le mystère de sa

finitude et donne vie et sens à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il sent dans cet univers; cet amour constitue la fibre intime de son âme, la merveille des merveilles, une lumière plus immaculée que celle de tous les soleils du monde; cet amour est miracle, le miracle qui a lieu en l'homme chaque fois qu'il s'y abandonne. En effet, il suffit bel et bien de croire au miracle.

*Du soleil sur le balcon et une brise légère à travers le jasmin [...]. Oh oui! Le jasmin. Mon Dieu, comment est-ce possible, il se tient là tout coincé entre le mur dénudé du voisin et le garage, surplombant le toit plat, noir et boueux du garage. Il est si radieux, si virginal, si libre et si tendre au milieu de toute cette grisaille et cette pénombre boueuse, comme une jeune mariée exubérante perdue dans une ruelle. Je n'arrive pas à saisir combien ce jasmin est beau. Mais cela n'est pas nécessaire. Il suffit de croire aux miracles en ce vingtième siècle. À la suite d'Etty, je l'affirme moi aussi, ma fille : il suffit de croire aux miracles. Mais on ne doit pas y croire comme on croit aux contes de fées. Il faut y croire comme on croit au témoignage d'Etty Hillesum. Son journal n'est pas une histoire qu'on raconte aux enfants, mais ce qui fait qu'on raconte des histoires aux enfants. Son journal ne nous invite pas à croire au miracle de la vie, son journal exprime le miracle de la vie. Etty ne croit pas au miracle, elle est un miracle; et ce miracle, c'est la transfiguration. Le miracle, c'est que la vie soit belle. Le miracle, c'est que l'homme s'agenouille. Le miracle, c'est l'amour, c'est la foi, c'est l'espérance. Le miracle, c'est le don Dieu.*

*Il m'apparaît de plus en plus clairement presque à chaque pulsation de mon cœur, que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous.* Il devient si facile de croire en Dieu quand Dieu est auprès de nous. Cette jeune femme qui, jusqu'au dernier souffle, a voulu être auprès des siens, *partager le sort de son peuple*, transfigure la vie et la souffrance humaine pour ne plus la faire sienne, mais l'offrir à ce Dieu qui d'abord lui a offert. C'est pourquoi je t'exhorte à ton tour à entrer dans ce miracle, à partager le sort de ceux qui souffrent, de ceux qui ont besoin de consolation, qui ont besoin du signe et de la présence de Dieu. Soit tout pour tous, réjouis-toi avec celui qui se réjouit, pleure avec celui qui pleure, gémis avec celui qui gémit, souffre avec celui qui souffre, mais aime également avec celui qui méprise, crois avec celui qui abandonne, espère avec celui qui désespère. Soit pour ce monde, mais ne soit pas de ce monde. Soit la lumière qui éclaire ce monde et le sel qui lui donne sa saveur. Soit ce signe, soit cette présence, soit ce miracle. Nous avons tous besoin d'amour et de transfiguration. Nourris-toi du miracle, nourris-toi du Christ en croix, nourris-toi de la parole des saints qui ont foulé cette terre, nourris-toi de ceux qui ont donné leur vie par amour pour le salut des hommes. Se nourrir du miracle, c'est à son tour devenir miracle, c'est être signe d'amour, de beauté, de joie, de confiance et d'espérance dans un monde parfois triste et désolant. Ne te laisse jamais convaincre du contraire, car celui qui dit que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue est celui qui n'a pas encore connu la vie ni reconnu le don de la vie. *En définitive, ce qui compte, c'est la façon de porter, de supporter,*

*d'assumer une souffrance, qui est essentielle à cette vie et de conserver intact à travers les épreuves un petit morceau d'âme.*

Cette lettre, c'est bien à toi, ma fille, que je la destine, mais ces exhortations, c'est aussi à tous les hommes et à toutes les femmes de ce monde, et à moi le premier que je les adresse, car, au fond, je n'en suis pas l'auteur. Le Seigneur qui s'exprime dans les Évangiles ne nous convoque-t-il pas à notre humanité en nous exhortant à la perfection, à la sainteté, à devenir semblable à Son Père, comme Etty le fut pour ses compagnons de camp. *Je serai le cœur pensant de la baraque*, dit-elle alors qu'il n'y a plus rien à espérer pour celle qui *sait tout*. Être le cœur pensant, telle était sa vocation; telle est notre vocation à tous. Nous attendons le miracle alors que nous pouvons en être les messagers, car tel est le vrai miracle de la Révélation : espérer l'inespéré, aimer l'inaimable, croire l'incroyable, *en dépit de tout*. *Mon Dieu, cette époque est trop dure pour des êtres fragiles comme moi. Après elle, je le sais, viendra une autre époque beaucoup plus humaine. J'aimerais tant survivre pour transmettre à cette nouvelle époque toute l'humanité que j'ai préservée en moi malgré les faits dont je suis témoin chaque jour. C'est aussi notre seul moyen de préparer les temps nouveaux : les préparer déjà en nous*. Que cette parole puisse t'accompagner tout au long de ta vie.

Ton père qui t'aime.